

UN SAC DE BILLES

DE JACQUES DOILLON

FICHE TECHNIQUE

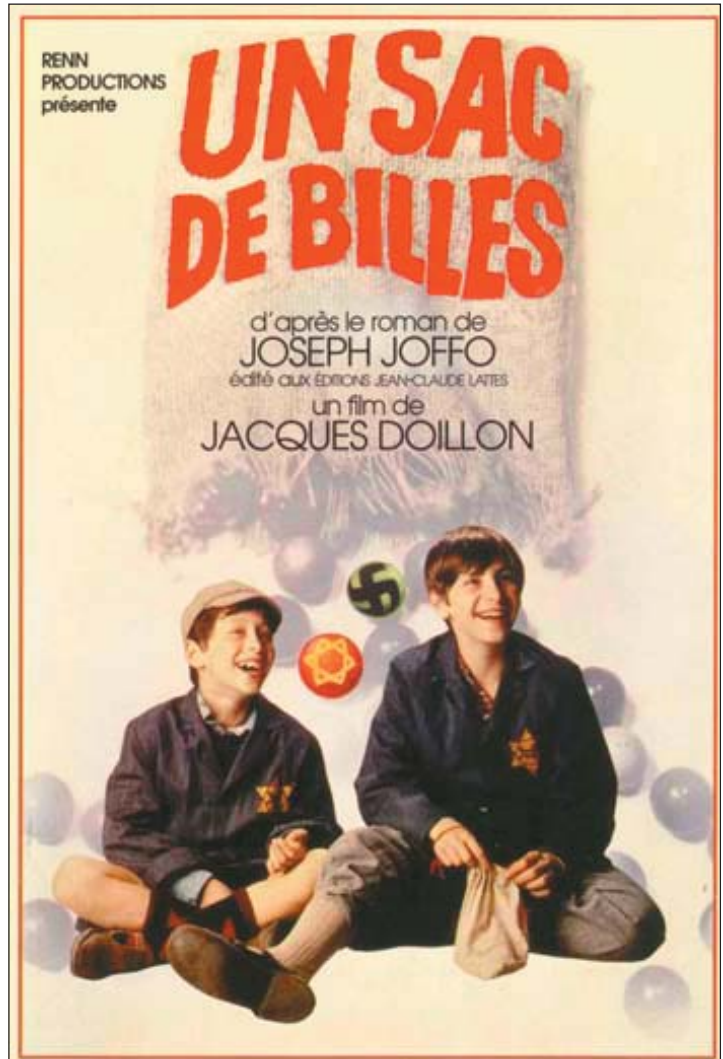
FRANCE - 1975 - 1H45

Réalisateur & scénariste :
Jacques Doillon d'après le livre
de Joseph Joffo

Image :
Yves Lafaye

Musique :
Philippe Sarde

Interprètes :
Michel Robin
Paul-Eric Schulmann
Floyd Crosby
Richard Constantini
Joseph Goldenberg
Reine Barteve
Vincent Price
Dominique Davros
Hubert Drac



SYNOPSIS A Paris, en 1941, deux gosses juifs, Maurice, douze ans, et Joseph, dix ans, se retrouvent avec l'étoile jaune collée au cœur. Leur père, coiffeur, décide de les envoyer en zone libre rejoindre leurs frères aînés établis à Menton. Avec mille francs en poche, les voilà partis, seuls, bravant tous les dangers, vivant de leur débrouillardise, jusqu'à la Côte d'Azur. Les ennuis, là-bas, ne seront pas finis...

CE QU'EN DIT LA PRESSE

(...) La dangereuse facilité qui consiste à centrer un film sur des enfants pour faire vibrer la corde sensible chez un public acquis d'avance. Le choix, enfin, d'un sujet et d'une période largement illustrés à l'écran ces derniè-



res années. Le tout se ramenant, au fond, à une seule question : Jacques Doillon n'allait-il pas perdre sa personnalité, son originalité, pour se fondre dans l'honnête production française dite de qualité, de celle qui fabrique avec régularité des succès sans surprise, calibrés comme ces pommes sans saveur qui font rêver de reinettes racornies et fripées ? La réponse vient très vite, dès les premières images. Ces gags, ces rires sur fond d'horreur, ces dialogues à la bonne franquette, ces discussions où tout le monde parle en même temps, cette légèreté de l'image - aucun doute possible : c'est du Doillon, et rien que du Doillon. L'art et la manière de casser en douceur, et combien subtilement, toutes les règles, justement, du film à succès.

Que de facilités, pourtant, a priori, dans cette histoire, tirée des souvenirs d'enfance de Joseph Joffo. (...) L'antisémitisme, l'horreur nazie, l'enfance : autant de pièges pour cinéastes bien intentionnés. De l'émotion à la sensiblerie, de la dénonciation au pathos le plus discutable, le glissement est aisé - et fréquent. La force de Doillon, c'est qu'il plie totalement l'histoire à son style, qui n'appartient qu'à lui, et que pas une seconde, il ne relâche son étreinte pour se laisser aller à ce que n'importe qui d'autre aurait pu faire. Ce style, ceux qui ont vu **Les doigts dans la tête** le connaissent : un mélange de totale décontraction, d'apparente improvisation, et de rigueur absolue dans l'image et le montage. Et, quant au fond, une

grâce de funambule pour passer du rire au drame.

Trois séquences, à trois moments différents du film, rendront compte de ce ton Doillon. Le père annonce à Joseph et Maurice qu'ils vont devoir partir. Il est grave, sérieux. Il s'énerve. Joseph pleure. Pendant que le père continue de discuter avec Maurice, la caméra reste en gros plan sur Joseph. Qui, en quelques secondes, passe des larmes au fou-rire incontrôlable, entraînant les autres. Miracle du naturel à l'écran, provoqué par la rencontre d'une direction d'acteurs dont Doillon semble avoir le secret et le regard infailible d'une caméra tenue de main de maître.

A Menton, les parents rejoignent le reste de la famille. Eperdu de joie, Joseph monte avant les autres à l'appartement, s'enferme pour leur préparer deux boissons fraîches. Les autres s'impatientent derrière la porte, et quand Joseph ouvre pour sa surprise il se fait vertement tancer par son père - qu'il n'a pas vu depuis longtemps. Il reste là, tout malheureux, ses verres inutiles à la main, triste dans son coin, pendant que tout le monde discute, s'exclame. On est en plein David Copperfield. Mais le père, soudain, s'approche, prend le verre et fête son enfant retrouvé. Un seul plan séquence, là où d'autres auraient multiplié les plans, insisté sur la tristesse du gosse, la gaieté des autres. Doillon, ici, exprime, avec retenue et comme sans y toucher, ce que je n'ai jamais senti à ce point à l'écran : la tendresse, la chaleur

de la famille, en un moment aussi ambigu que celui des retrouvailles.

A la fin du film, Joseph et Maurice travaillent dans un petit village terrorisé par la milice, dont l'animateur est le libraire local. Maurice est garçon de café. Il y a foule au comptoir. Soudain arrive la milice, qui entre dans le café, s'empare d'un homme, le traîne sur la place, le colle au mur de l'église, l'exécute et s'en va. Là encore, on imagine ce que d'autres auraient fait, insistant sur le drame, filmant l'exécution de près, les réactions des gens, etc. Doillon plante sa caméra à l'intérieur du café et ne la bouge pas de toute la séquence. On voit tout de loin, par-dessus les têtes, et l'exécution elle-même nous échappe totalement. Tout est dit, pourtant, l'horreur du crime et la désapprobation du village, et plus fortement, plus intensément, que si Doillon avait joué la carte de la dramatisation. Une séquence qui relève du chef-d'œuvre. Cette patte, qui est celle d'un indiscutable auteur, se retrouve dans la construction même du film. Doillon manie l'ellipse avec une maîtrise souveraine. Il ne se préoccupe absolument pas de conclure une séquence, là où presque tous le feraient. Seule compte, précise et vivace, la sensation du souvenir.

(...) Doillon, en tout cela, reste fidèle au regard des **Doigts dans la tête** : une attention au vécu psychologique, où détails et banalités ont autant d'importance que le reste. Joseph et Maurice pas-



sent à travers d'incroyables aventures, où ils risquent leur vie, mais eux les vivent, les perçoivent tout autrement que nous, spectateurs, qui bénéficions du recul et en voyons les tenants et aboutissants. C'est ce même point de vue, axé délibérément sur les petits riens qui font le tout de la vie, qui se reflète dans les dialogues. Pas un seul mot d'auteur, pas une de ces paroles bien senties chargées de transmettre l'avis du réalisateur. Des bouts de phrases, des discussions où on se coupe la parole, et cette impression de constante improvisation (manifestement contrôlée) qui est un autre secret de Doillon.

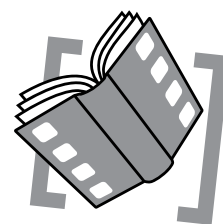
Ainsi évite-t-il le sentimentalisme dégoulinant comme le folklore obligé de l'enfance. Et pourtant l'horreur de l'antisémitisme, de la collaboration, comme l'univers de ces deux enfants aux prises avec les jeux dangereux des adultes, sont là, sur l'écran, dans nos cœurs, et vivaces, justement parce qu'à la différence de tant de films qui sonnent faux, tout, ici, paraît réel. Paraître réel : ambiguïté et richesse du cinéma, liées à sa nature même. C'est parce que Jacques Doillon a compris et démonté la mécanique de ce jeu - ô combien subtil - qu'il en est devenu, en deux films, l'un des maîtres les plus brillants et les plus doués.

Alain Rémond
Télérama - 1975

Dieu, soit loué ! Jacques Doillon ne s'est pas laissé prendre au piège du succès, et des propositions flatteuses. On retrouve intactes les qualités qui nous avaient ravies dans **Les doigts dans la tête** : la fraîcheur, la spontanéité, l'authenticité, la gravité discrète. En passant de sa pochade à l'adaptation romanesque, Doillon est resté fidèle à lui-même, à la forme de cinéma qui correspond à son regard et à ses goûts. Il n'a pas essayé de plaire en s'appropriant des recettes éprouvées. Il ne s'est pas perdu dans le maquis d'un pseudo réalisme historique. Simplement, il est entré dans la vie, dans la peine et dans les jeux de deux enfants. Et il a su exprimer, avec ses moyens propres, la complicité et l'amitié qui l'unissaient à ses personnages. C'est une belle histoire que raconte le roman autobiographique de Joseph Joffo, *Un sac de billes*. Mais pour un cinéaste - surtout pour un cinéaste sans grande expérience, cette histoire présentait des dangers. Un rien de complaisance pouvait faire verser dans le mélodrame larmoyant ou rocambolesque l'équipée de ces deux petits Juifs - Joseph a dix ans, Maurice en a douze - qui, de Paris à Menton et à Nice, se trouvent livrés, le plus souvent seuls, aux malheurs de l'occupation. Doillon a échappé aux traquenards du sujet de la même manière que ses jeunes héros échappent aux griffes des Allemands. Il n'a pas gommé l'émotion, mais il l'a teintée de gaieté ; il n'a pas escamoté l'aventure

mais il l'a transformée en partie de gendarmes et de voleurs ; il n'a pas dissimulé les aspects les plus terrifiants du drame, mais il a mêlé à ce drame des épisodes d'insouciance et presque de bonheur. Joseph et Maurice sont deux victimes d'une époque atroce, mais ce sont également deux garçons malins comme des singes, qui apprennent vite à s'adapter aux circonstances. Doillon fragmente son récit en courtes scènes qu'il coupe net des qu'il atteint un certain seuil de sensibilité. D'ellipses en raccourcis, il évoque ainsi la peur, la honte, la rage, l'espoir, ou bien encore - deux plans fulgurants, admirables - la joie de découvrir la mer, Joseph échange son étoile jaune contre un sac de billes. Maurice, pour 40 sous, obtient le droit de caresser la poitrine d'une putain. Ensemble, ils volent des poules, traient des vaches, participent à une fête de patronage en l'honneur de la Révolution nationale, tiennent tête à la Gestapo. Les petits Richard Constantini et Paul-Eric Schulmann sont merveilleux d'innocence et de roublardise. Le contraire de ces chiens savants que sont souvent les enfants à l'écran. Improvisent-ils leur dialogue ? Non, sans doute. Mais ils en donnent l'impression. Parfois ils bafouillent, s'emperlifocotent dans les mots, et l'on ne comprend pas toujours ce qu'ils disent. (...)

Jean de Baroncelli
Le Monde - 1975



BIOGRAPHIE

Après plusieurs courts métrages, Jacques Doillon signe son premier long métrage, en 1972, avec **L'An 01** qui l'amène à collaborer avec le dessinateur Gébé. Le tout jeune metteur en scène reçoit le concours de deux prestigieux collaborateurs : Jean Rouch et Alain Resnais qui tournent chacun une séquence. En 1974, vient ensuite **Les doigts dans la tête**, un film très personnel sur les malheurs d'un boulanger mis à la porte par son patron après s'être révolté contre lui. Cette œuvre désenchantée, reflet fidèle de son époque, lui permet d'attirer l'attention sur son travail.

Lorsque Maurice Pialat décline l'offre de Claude Berri de tourner **Un sac de billes**, c'est François Truffaut qui suggère au producteur d'engager Jacques Doillon pour mettre en images le best-seller de Joseph Joffo. Après trois ans de silence, il tourne successivement deux films en 1978 : **La femme qui pleure** et **La Drôlesse**. Ce dernier film, tourné en réaction contre **L'Obsédé** de William Wyler, repart avec le «prix du jeune cinéma» du Festival de Cannes 1979 dans lequel il est sélectionné en Compétition Officielle.

Dès ses premières œuvres, Jacques Doillon essaie de privilégier la tendresse humaine à l'habileté technique. Sa méthode est faite d'un travail intense en amont, souvent enrichi d'une participation des acteurs au scénario. La sincérité peut ainsi poindre, qu'il dirige des acteurs inconnus, non

professionnels, ou bien des comédiens confirmés comme Michel Piccoli.

En 1981, avec **La Fille prodigue**, Jacques Doillon aborde avec la même tendresse que dans ses films précédents le sujet délicat de l'inceste. En 1984, **La Pirate**, un film violent dans lequel Jane Birkin joue le rôle d'une femme tiraillée par ses sentiments, provoque de nombreuses réactions diamétralement opposées. Mais Jacques Doillon conserve de farouches défenseurs comme l'atteste le succès du **Petit criminel** en 1990. Cette histoire d'adolescent qui, après avoir appris qu'il avait une sœur, kidnappe un policier pour aller la retrouver attire plus de 650 000 spectateurs dans les salles françaises, ce qui en fait le plus gros succès commercial de son auteur à ce jour.

Jacques Doillon s'affirme de plus en plus comme un fin observateur de l'enfance et de l'adolescence qui sont des prismes de la société dans son ensemble. **Le Jeune Werther** en 1992, **Ponette** en 1996, **Trop peu d'amour** en 1998, **Petits Frères** en 1999 ou aussi **Carrément à l'Ouest** en 2001 sont dans cette lignée. (...) En 2003, la nouvelle mise en scène de Jacques Doillon, **Raja**, reprend un thème cher au cinéaste : la rencontre impossible entre des êtres que tout oppose. (...)

www.allocine.fr

FILMOGRAPHIE

L'An 01	1972
Les doigts dans la tête	1974
Un sac de billes	1975
La femme qui pleure	1978
La drôlesse	1978
La fille prodigue	1980
La Pirate	1983
La vie de famille	1985
La tentation d'Isabelle	
La puritaine	1986
L'amoureuse	1987
Comédie !	
Pour un oui ou pour un non	1988
La fille de quinze ans	1989
Le petit criminel	1990
La vengeance d'une femme	
Pour un oui, pour un non Amoureuse	1991
Contre l'oubli	
Le jeune Werther	1992
Un homme à la mer	1993
Ponette	1996
Trop peu d'amour	1997
Petits frères	1998
Carrément à l'Ouest	2001
Raja	2003
Le premier venu	2008
Le mariage à trois	2010

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°178
Cahiers du cinéma n°606
Kids 51 Films autour de l'enfance
- Tome 2